

L'artisanat romain : aux limites de l'archéologie

Autor(en): **Meylan Krause, Marie-France**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **65 (2008)**

Heft 1-2: **Internationaler Kongress CRAFTS 2007 : Handwerk und Gesellschaft in den römischen Provinzen = Congrès international CRAFTS 2007 : artisanat et société dans les provinces romaines**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-169779>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'artisanat romain: aux limites de l'archéologie

par MARIE-FRANCE MEYLAN KRAUSE

«Les ustensiles d'or ou d'argent de tous ces gens-là ont été brisés et mille fois refondus; l'argile de Tubéron durera autant que les siècles.»

Sénèque, Lettres à Lucilius, XV, 95, 72–73

Je voudrais ici mettre en évidence l'apport des sources archéologiques à la recherche sur l'artisanat romain, notamment du point de vue de la production et de la diffusion. J'évoquerai aussi les limites auxquelles les archéologues sont confrontés lors de la fouille et durant la phase d'étude et d'interprétation des vestiges.

Je me suis limitée aux témoignages de métiers qui transformaient la matière première en produits secondaires manufacturés destinés à la vente; je ne parlerai donc pas des activités artisanales qui se déroulent dans la sphère domestique, ni de celles qui se rapportent à la transformation de produits alimentaires, tout comme je laisserai de côté les activités en relation avec la construction et la décoration architecturale.

Le travail de l'argile est celui pour lequel nous disposons du plus grand nombre de données en raison de la bonne conservation des vestiges et du fait que le recyclage n'intervient pas dans le processus. On comprendra donc que nombre d'exemples choisis pour illustrer cette présentation ont été puisés dans l'artisanat des potiers qui représente une source d'informations archéologique et historique de première importance.

Indicateurs de la production

Les installations de production fixes

Parmi les principaux vestiges archéologiques indiquant la production artisanale,¹ je citerai tout d'abord les installations de production fixes que sont les fours et les aires de travail qui permettent de localiser le plus sûrement un atelier.

L'étude des fours: leur mode de construction, leurs dimensions, leur disposition dans l'espace, – isolés ou en batterie – permet d'appréhender leur fonctionnement, leur rendement, et, dans une moindre mesure, l'organisation du travail au sein de l'atelier. Par leur étude diachronique, on peut mettre en évidence l'évolution des techniques au

cours du temps et observer, ou non, une intensification de la production et en déduire, le cas échéant, à une plus forte demande et des marchés plus importants. L'exemple des ateliers de potiers de Lezoux est à ce titre assez éloquent: les structures de productions sont ici le reflet de l'évolution des stratégies commerciales et de l'organisation du travail.² Le type de four parle aussi des productions: un four à flamme nue pour des productions céramiques à pâte claire ou grise, un four à tubulures ou à flamme mouflée pour les terres sigillées.³ Dans le travail des alliages à base de cuivre, le type de four nous renseigne sur la phase productive: four de fusion, four associé à des travaux de post-fonderie, four pour le bronzage des clochettes en fer, etc.⁴

Les aires de travail permettent aussi de localiser un atelier, d'en préciser la fonction et de comprendre le déroulement du processus de la chaîne opératoire. Toujours à Lezoux,⁵ l'observation des aires de travail a mis en évidence le passage du travail individuel ou d'un petit groupe à un travail collectif avec des structures en constant développement, impliquant une augmentation de la production et sous-tendant un marché plus important.

Il est clair que les vestiges archéologiques de grands ateliers spécialisés dans des productions de masse⁶ sont plus aisément repérables que ceux d'ateliers de petite taille ayant produit pour une clientèle locale qui ne regroupaient que quelques fours et aires de travail. Dans les premiers, la sectorisation des tâches rend plus compréhensible la répartition spatiale des vestiges et le déroulement de la chaîne opératoire que dans les seconds où l'artisan assumait lui-même une grande partie des tâches.

Les outils et les instruments utilisés pour la production

Si les outils sont fréquents dans les tombes et sur les représentations funéraires, ils le sont beaucoup moins sur les aires de production. Généralement en métal, ils ont le plus souvent été recyclés. Ils peuvent aussi être composites, par exemple en bois et en métal ou en autre matériau périssable. En outre, ils se transportaient, si l'activité de l'artisan était itinérante, ou se commercialisaient. Ils n'offrent donc pas de certitude concernant la localisation de la production s'ils ne sont pas en association avec d'autres indicateurs.

Il en va de même pour leur attribution à un artisanat en particulier: de nombreux outils sont communs à divers artisans.⁷ De plus, comment faire la différence entre des outils

utilisés dans un cadre domestique et ceux destinés à un artisan dans le cadre de son atelier? Les outils peuvent en revanche être parlants lorsqu'ils forment un ensemble caractéristique d'un artisanat ou lorsqu'ils proviennent d'un contexte particulier comme c'est le cas pour ce charpentier d'Avenches dont l'urne, un coffret, contenait ses outils spécifiques.⁸

La présence dans une fouille d'accessoires comme des moules ou des creusets attestent également la production et permettent de la préciser à défaut de pouvoir la situer géographiquement. Ils parlent aussi de la technique et du savoir-faire de l'artisan: il existe des creusets pour la fusion du bronze, pour les activités de récupération des métaux précieux, pour la fabrication du laiton par cémentation ou encore pour la fabrication du verre. Pour préciser la fonction exacte de ce type d'objets, les analyses archéométriques s'avèrent bien souvent indispensables.⁹

Les résidus des activités artisanales

Les déchets de matériau dans lequel l'objet a été fabriqué (éclats de pierre et d'os, amas d'argile crue, résidus de verre, gouttes, coulures de métal, battitures de forge, scories) ne permettent pas à eux seuls de localiser un atelier. Ils attestent tout au plus une production dans les environs. Les déchets ont en effet voyagé. Ils ont été souvent utilisés pour des remblais ou des rehaussements de niveaux: les scories par exemple peuvent servir de matériau de construction,¹⁰ de même que les déchets de terre cuite, très utiles pour assainir certains sols.

Les ratés de fabrication

Le meilleur moyen de connaître les productions d'un atelier est d'étudier les pièces ratées, déformées, surcuites, brisées, que l'on trouve généralement à proximité des ateliers, dans des dépotoirs. Mais un dépotoir à lui tout seul ne permet pas de situer un atelier et ne reflète pas forcément l'éventail complet de la production. Il arrive en effet qu'une partie des déchets soit transportée et dispersée par exemple dans des fosses aménagées à cet effet en dehors des villes ou des agglomérations. Il se peut aussi que la composition d'un dépotoir résulte d'un mélange des déchets de plusieurs artisanats et contienne, en plus, des ordures ménagères.

C'est pourquoi il faut veiller à ne pas surinterpréter les contenus de dépotoirs et en tirer un peu hâtivement des conclusions sur le volume et la qualité des productions.¹¹

Les produits semi-finis ou de second choix

Comme indicateurs de la production, on pourrait aussi parler des produits de second choix, mal finis ou comportant quelque défaut, qui, tant qu'ils conservaient leur fonction-

nalité, pouvaient encore être commercialisés. Ces produits devaient être vendus bon marché et comme leur prix de vente ne devait pas dépasser le coût de leur transport, on peut logiquement en déduire qu'il s'agissait de productions locales, mais dont on ne peut pas situer le lieu exact de leur fabrication. Je parle ici d'objets simples de la vie quotidienne qui ne demandaient pas un savoir-faire particulier.¹²

Les dépôts des récupérateurs

On retrouve de temps en temps des dépôts de fondeurs ou de chauxonniers qui consistent en des accumulations de matériaux prêts pour le recyclage. C'est le cas du dépôt d'Arconciel dans le canton de Fribourg, où les archéologues ont retrouvé dans la salle souterraine d'une luxueuse villa du II^e s. un abondant mobilier en calcaire et en marbre de Luni, ainsi que de nombreux objets en bronze préparés pour le recyclage.¹³ D'où viennent ces objets? De la villa? Des centres urbains les plus proches? Ces dépôts étaient-ils prêts pour être revendus à l'extérieur? Si oui, à qui? Ou si non étaient-ils refondus sur place? Par qui? Pour qui? Autant de questions auxquelles l'archéologie n'apporte pas de réponses.

Les graffitis

Les graffitis sur des céramiques en contexte d'atelier peuvent nous donner des indices ponctuels sur le travail des artisans. Ainsi, cette inscription gravée sur un tesson d'amphore de l'atelier d'Aoste (France, Isère) qui indique que *Gratus* a travaillé 10 jours à l'argile.¹⁴

Les bordereaux d'enfournement¹⁵ nous apprennent par exemple que les potiers sont des artisans indépendants, qu'ils pratiquent des cuissons en commun, que la production allait de mars à octobre; ils nous informent sur le nom des potiers, sur celui des vases, ou encore sur leur capacité et leurs dimensions.¹⁶

Si l'archéologie a ses limites, celles-ci peuvent toutefois être quelque peu repoussées lorsque les méthodes de fouilles sont adaptées au contexte. Il est en effet nécessaire que des fouilles puissent être effectuées sur une large surface afin de permettre aux archéologues d'avoir une vision globale d'un secteur artisanal. De plus, seule une fouille fine permet de documenter correctement tous les éléments de structures et seule une fouille stratigraphique permet d'associer le mobilier aux structures de production et de mettre en évidence des successions, parfois très rapprochées, de divers artisanats.

Par ailleurs, la connaissance des productions d'un atelier et des différentes phases productives passe par une récolte minutieuse du mobilier souvent ténu, informe, brûlé, fondu, mais retrouvé en abondance notamment dans les dépotoirs. Il n'est pas toujours nécessaire de tout récolter; dans certains cas, un échantillonnage des déchets peut se révéler

suffisant. C'est à chacun d'évaluer sa méthode en fonction des questions qui sont posées au terrain et au mobilier et également en tenant compte de l'état de la recherche.

Les méthodes de fouille, tout comme la qualité des résultats d'analyses archéométriques complémentaires, dépendront en grande partie de ces questionnements.

Enfin, l'archéologie expérimentale, de même que l'enquête ethnologique demeurent toujours pleins d'enseignement pour approfondir nos connaissances sur l'organisation d'un atelier et sur le savoir-faire des artisans.

Indicateurs de la diffusion

Tout comme pour la production, il est important, lorsqu'on aborde la diffusion des produits, de différencier la vente à longue distance, qui nécessite une organisation commerciale importante, la vente à moyenne distance, la vente sur place dans l'atelier ou encore la vente locale, au marché voisin.

Les principaux indicateurs de la diffusion sont: les chargements d'épaves, qui concernent en général le commerce à longue distance, les productions de masse aux formes hautement standardisées et à l'évolution stylistique et typologique rapide, comme la terre sigillée, des produits particuliers reconnaissables au matériau, à la technique, au décor, au style, des objets estampillés dont on peut suivre facilement la diffusion.

Les marchandises vendues dans les boutiques des villes et des agglomérations constituent en outre de précieux témoignages pour la connaissance du commerce: à Poitiers, par exemple, plusieurs boutiques ont été mises au jour au cœur de la ville, à l'intérieur d'un quartier de métallurgistes. Ceux-ci vendaient sur place leurs marchandises en compagnie de potiers qui y écoulèrent leurs vases.¹⁷

Un moyen d'évaluer la diffusion des produits est de dresser des cartes de répartition. Mais celles-ci posent un certain nombre de problèmes. Prenons le cas de deux cartes de répartition dressées sur la base de découvertes archéologiques. La première présente la diffusion d'objets en verre signés *Amaranthus* et la seconde de fourreaux de couteaux en bronze portant la marque de *Gemellianus* de Baden.¹⁸ Que signifient les points relevés sur ces cartes, sachant que les matériaux travaillés sont tout deux recyclables? De quelle part de la production s'agit-il? Uniquement de celle ayant échappé à la récupération? Et comment l'évaluer? Que veut dire un point un peu éloigné du centre de production: commerce ou simple souvenir de voyage? A partir de quel moment peut-on parler de diffusion et de marché? Une signature d'un potier sur un vase dont on connaît l'origine ne suffit pas à en attester la provenance. On sait que certains artisans ont ouvert des succursales. Un pot signifié *Ateius*, dont la production est attestée à Arezzo, peut tout à fait bien avoir été fabriqué à Lyon, où plusieurs filiales de

potiers arétins sont bien connues.¹⁹ Seules des analyses de pâte peuvent dans ce cas aider les archéologues à rectifier leurs interprétations.

De même, un vase en terre sigillée ornée portant l'estampille d'un potier de Lezoux, ne constitue pas une preuve qu'un tel vase soit bel et bien issu des ateliers lézodiens. Les moules ont fait en effet l'objet d'un commerce.²⁰ Un bon exemple nous est fourni par la découverte à Avenches d'un fragment de bol de type Drag 37 d'origine locale comportant un décor moulé avec signature intra-décorative du potier *Ivstvs*, actif à Lezoux.²¹

La pratique du surmoulage de certains objets en vue de les imiter contribue également à brouiller les pistes. C'est notamment le cas de certaines lampes signées (*Firmalampen*), dont la production est attestée dans la région de Modène en Italie du Nord, et qui ont été surmoulées sur certains lieux de production pour être fabriquées localement.

Conclusions et perspectives de recherches

Les sources archéologiques représentent, à quelques exceptions près, la base même de notre documentation.²² Elles sont un témoignage direct, objectif, mais exigent une attention particulière non seulement lors de la fouille mais également durant la phase d'étude et d'interprétation. On remarque une grande disparité de la documentation concernant les divers artisanats. Ceux qui traitent des matières périssables ou qui sont difficilement repérables à cause d'une activité ponctuelle pratiquée par des artisans itinérants, des mosaïstes ou des peintres, échappent bien souvent à l'observation archéologique. En revanche, ceux qui sont bien perceptibles comme la métallurgie ou la poterie sont souvent surdocumentés; mais cette pléthore d'informations concerne souvent la même phase productive: de tels artisanats sont loin d'avoir livré tout leurs secrets.

L'archéologie nous apporte le plus souvent des informations sur ce que l'homme a produit et sur la façon dont il l'a produit. Elle ne nous apprend que très peu et de manière ponctuelle sur les artisans eux-mêmes et leur manière de s'organiser et de collaborer, sur leur réalité quotidienne, leurs logements, leur statut social, leur droit, leur salaire, leur formation, leur implication dans la vente, etc.

De plus, l'archéologie ne nous permet que dans une faible mesure de comprendre comment s'organisaient le commerce et la diffusion des produits à courte et moyenne distance.

Afin de faire progresser quelque peu nos connaissances sur ces points encore obscurs, il serait certainement utile de pouvoir lancer la fouille programmée de toute une zone artisanale en collaboration avec des spécialistes pour chacun des artisanats concernés.²³

Pour comprendre la diffusion des produits et l'organisation d'un marché régional, voire suprarégional, il est important d'appréhender l'environnement géographique des

lieux de production. Cela permettrait de plus d'évaluer les débouchés économiques et de définir des aires de marchés et des clientèles potentielles. Pour mieux saisir les liens entre ville et arrière-pays, entre centres de productions et clientèle régionale, la démarche qui consiste, d'une part à

cartographier les *villae* et les établissements ruraux qui gravitent autour des centres urbains²⁴ et d'autre part à comparer les produits manufacturés issus de ces centres urbains avec ceux mis au jour dans l'arrière-pays, est certes riche d'enseignement.²⁵

NOTES

- ¹ A propos des principaux indicateurs de la production, voir SARA SANTORO (éd.), *Artigianato e produzione nella Cisalpina: parte I. Proposte di metodo e prime applicazioni*, Firenze 2004, p. 36–38.
- ² RICHARD DELAGE, *Les structures de production des ateliers de potiers à Lezoux du I^{er} au IV^e s., reflets de l'évolution des stratégies commerciales et de l'organisation du travail*, in: MICHEL POLFER (éd.), *L'artisanat romain: évolutions, continuités et ruptures (Italie et provinces occidentales)* (= Actes du 2^e colloque d'Erpeldange, 26–28 octobre 2001. Monographies Instrumentum 20), Montagnac 2001, p. 117–136.
- ³ ARMAND DESBAT / ANNE SCHMITT, *Techniques et méthodes d'étude*, in: ANDRÉ D'ANNA ET ALII, *La Céramique. La poterie du Néolithique aux Temps modernes*, Paris 2003, p. 7–41.
- ⁴ PASCALE CHARDRON-PICAULT / MICHEL PERNOT (éd.), *Un quartier antique d'artisanat métallurgique à Autun. Le site du Lycée militaire* (= Documents d'Archéologie Française 76), Paris 1999, p. 189–201.
- ⁵ RICHARD DELAGE (cf. note 2).
- ⁶ Comme ceux de Lezoux ou de La Graufesenque pour les terres sigillées ou encore ceux de Sallèles d'Aude pour les amphores.
- ⁷ ANIKA DUVAUCHELLE, *Les métiers du bois à l'époque romaine sur le territoire helvétique*, in: MICHEL POLFER (éd.), *Artisanat et économie romaine: Italie et provinces occidentales de l'Empire. Évolutions* (= Actes du 3^e colloque international d'Erpeldange (Luxembourg) sur l'artisanat romain, 14–16 octobre 2004. Monographies Instrumentum 32), Montagnac 2005, p. 125–137.
- ⁸ MARIE-FRANCE MEYLAN KRAUSE, *Les artisans dans la ville*, in: ANNE HOCHULI-GYSEL (éd.), *Avenches, capitale des helvètes*, Archéologie suisse 24/2, 2001, p. 54.
- ⁹ Voir par exemple: MAURICE PICON / MONIQUE LE NEZET-CELESTIN / ARMAND DESBAT, *Un type particulier de grands récipients en terre réfractaire utilisés pour la fabrication du lait par cémentation*, in: SFECAG (= Actes du Congrès de Rouen, 25–28 mai 1995), p. 207–216. – ANNE HOCHULI-GYSEL / MAURICE PICON, *Les creusets en graphite d'Avenches/Aventicum*, in: Bulletin de l'Association Pro Aventico 41, 1999, p. 209–214. – NÛRIA NIN / MAURICE PICON, *Céramiques d'usage commun et creusets artisanaux à l'époque romaine*, in: SFECAG (= Actes du Congrès de Saint-Romain-en-Gal, 2003), p. 465–482.
- ¹⁰ NADINE DIEUDONNÉ-GLAD, *Métallurgie du fer et habitat rural: comment reconnaître les vestiges archéologiques?*, in: MICHEL POLFER (éd.), *Artisanat et productions artisanales en milieu rural dans les provinces du nord-ouest de l'Empire romain* (= Actes du colloque d'Erpeldange (Luxembourg), 4–5 mars 1999. Monographies Instrumentum 9), Montagnac 1999, p. 39–43.
- ¹¹ Voir notamment: MICHEL KASPRZYK / YANNICK LABAUNE, *La gestion des déchets à Augustodunum (Autun) durant l'époque romaine: les données archéologiques*, in: PASCALE BALLET / PIERRE CORDIER / NADINE DIEUDONNÉ-GLAD (éd.), *La ville et ses déchets dans le monde romain: Rebut et recyclages* (= Actes du colloque de Poitiers, 19–21 septembre 2002. Archéologie et histoire romaine 10), Montagnac 2003, p. 99–116. – MARTIAL MONTEIL / SEBASTIEN BARBÉLAN / VALÉRIE BEL / MARIE-LAURE HERVÉ, *Dépotoirs domestiques et déchets artisanaux: l'exemple de Nîmes (Gard) au Haut-Empire*, in: PASCALE BALLET et alii (éd.), 2003, p. 121–131. – NADINE DIEUDONNÉ-GLAD / ISABELLE RODET-BELARBI, *La gestion des déchets artisanaux et domestiques: actions individuelles ou concertées? L'exemple d'une agglomération secondaire de Gaule romaine*, in: PASCALE BALLET et alii (éd.), 2003, p. 181–196.
- ¹² Pour les objets plus spécifiques ou des céramiques fines par exemple, il est vraisemblable qu'ils aient tout de même été diffusés à quelques centaines de kilomètres. Des faïences égyptiennes comportant encore les supports de cuisson, collés à leur fond, pouvaient être commercialisées jusqu'à 300 kilomètres de l'atelier qui les avait produites (communication orale de Marie-Dominique Nenna).
- ¹³ FRÉDÉRIC SABY / PIERRE-ALAIN VAUTHEY, *Un empereur romain dans la villa d'Es Nés?*, in: Cahiers d'Archéologie fribourgeoise 5, 2003, p. 6–9.
- ¹⁴ JEAN-PIERRE JOSPIN, *Aoste antique*, in: Archeologia 378, 2001, p. 28–35.
- ¹⁵ Il s'agit de tessons ou de récipients en terre cuite sur lesquels figurent diverses informations inscrites dans l'argile encore humide et qui sont insérés dans le four en même temps que la charge de vaisselle à cuire.
- ¹⁶ Voir entre autres: COLETTE BÉMONT, *Les comptes de potiers de La Graufesenque*, in: Dossiers d'Archéologie 215, 1996, p. 122–127. – CHRISTOPHE SIREIX / LOUIS MAURIN, *Potiers de*

- Vayres (*Gironde*), in: SFECAG (= Actes du Congrès de Libourne, 1-4 juin 2000), p. 11-28.
- ¹⁷ ALAIN WITTMANN / ANNE-MARIE JOUQUAND, *La boutique d'un marchand de vases dans la seconde moitié du III^e siècle après J.-C. à Poitiers (Vienne)*, in: SFECAG (= Actes du Congrès de Saint-Romain-en-Gal, 2003), p. 621-639.
- ¹⁸ VÉRONIQUE ARVEILLER, *Les vases signés*, in: DANIELE FOY / MARIE-DOMINIQUE NENNA (éd.), *Corpus des signatures et marques sur verres antiques*, Aix-en-Provence 2006, vol. 1, p. 66. – LUDWIG BERGER, *Durchbrochene Messerfuttermal-Beschläge (Thekenbeschläge) aus Augusta Raurica: ein Beitrag zur provinzial-römischen Ornamentik* (= Forschungen in Augst 32), Augst 2002, p. 14, fig. 3.
- ¹⁹ MAURICE PICON / JOËLLE GARMIER, *Un atelier d'Ateius à Lyon*, in: *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est* 25, 1974, p. 71-76.
- ²⁰ MAURICE PICON / JACQUES LASFARGUES, *Transfert de moules entre les ateliers d'Arezzo et ceux de Lyon*, in: *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est* 25, 1974, p. 60-69.
- ²¹ DANIEL CASTELLA / MARIE-FRANCE MEYLAN KRAUSE, *Témoins de l'activité des potiers à Avenches*, in: SFECAG (= Actes du Congrès de Fribourg, 13-16 mai 1999), p. 71-88, p. 85, n^{os} 128-129.
- ²² SARA SANTORO, *La ricerca P.A.A.R. sull'artigianato romano nell'Italia del Nord: stato della ricerca e primo bilancio scientifico*, in: MICHEL POLFER (éd.) (cf. note 7), p. 92.
- ²³ L'exemple de la fouille du Lycée militaire à Autun où tout un quartier artisanal regroupant potiers et métallurgistes a pu être mis en évidence, est à ce titre éloquent: PASCALE CHARDRON-PICAULT / MICHEL PERNOT (éd.) (cf. note 4).
- ²⁴ Une telle étude a été menée pour les sites d'Olten et de Soleure. Cf. CATY SCHUCANY, *Solothurn und Olten: Zwei Kleinstädte und ihr Hinterland in römischer Zeit*, in: *Archäologie der Schweiz* 22, 1999, p. 88-95.
- ²⁵ L'étude récemment menée par D. Schmid pour le site d'Augst a montré que c'est bien la ville, où une cinquantaine de fours de potiers sont actuellement connus, qui alimentait la campagne en vaisselle dans un rayon d'au moins 35 kilomètres. Cf. LAURENT FLUTSCH / URS NIFFELER / FRÉDÉRIC ROSSI (éd.), *La Suisse du Paléolithique à l'aube du Moyen-Age*, vol. V. Epoque romaine, Bâle 2002, p. 200-201.

RÉSUMÉ

Les principaux indicateurs archéologiques d'une production artisanale sont présentés, de même que les diverses informations qu'ils peuvent apporter à la connaissance du processus de production, de son organisation et du niveau de technologie atteint par les artisans. Sont aussi soulignés les limites de l'apport archéologique et la nécessité pour l'archéologue d'avoir recours, à un moment donné de la recherche, à d'autres sources (littéraires, épigraphiques, iconographiques), ainsi qu'à des analyses complémentaires (archéométriques, archéobiologiques). La distribution des produits manufacturés est également abordée, suivie par l'évocation de quelques pistes susceptibles de faire progresser la recherche vers une meilleure connaissance de l'organisation de la production et de la distribution des produits.

ZUSAMMENFASSUNG

Vorgestellt werden die wichtigsten archäologischen Hinweise auf eine handwerkliche Produktion im Römischen Reich und die verschiedenen Informationen, die sich daraus ableiten lassen für die Kenntnis der Produktionsprozesse, der Organisation und des technischen Standes, den die Handwerker erreichten. Hervorgehoben werden auch die Grenzen, die der archäologischen Forschung gesetzt sind, und die Notwendigkeit für den Archäologen, gegebenenfalls auf andersartige Quellen (literarische, epigraphische, ikonographische) und ergänzende Analysen (Archäometrie, Archäobiologie) Rückgriff zu nehmen. Zudem wird die Verbreitung der handwerklichen Produkte thematisiert, gefolgt von Vorschlägen, über welche Fragestellungen man noch zu vertiefteren Einsichten bezüglich Organisation des Handwerks und Vertrieb der Produkte kommen könnte.

RIASSUNTO

Il saggio presenta i principali indicatori archeologici di una produzione artigianale e le offre diverse informazioni scaturite dagli indicatori sulla conoscenza del processo di produzione, della sua organizzazione e del livello tecnologico raggiunto dagli artigiani. Inoltre, sottolinea anche i limiti del contributo archeologico e la necessità, da parte dell'archeologia, di avere dovuto ricorrere, in un dato momento della ricerca, ad altre fonti (letterarie, epigrafiche, iconografiche) e ad analisi complementari (archeometriche, archeobiologiche). Infine, tratta la distribuzione dei manufatti ed evoca alcuni aspetti che possono far progredire la ricerca verso una migliore conoscenza dell'organizzazione della produzione e della distribuzione dei prodotti.

SUMMARY

The most important archaeological indications of handcrafted production in the Roman empire are presented along with the conclusions that can be drawn from them regarding production processes, organisation and the level of technical achievement. The limits of archaeological research are addressed and the attendant need for archaeologists to consult other sources (literary, epigraphic, iconographic) and other forms of analysis (archaeometry, archaeobiology). Remarks on the spread of handcrafted products are followed by suggested fields of inquiry that might lead to further insight into the organisation of craftsmanship and the distribution of products.